

# Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne  
l'Administration et la Librairie à Lecoq.

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :  
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 12 fr.  
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer  
un milieu social qui assure à chaque  
individu le maximum de bien-être et  
de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait  
à la Rédaction à Nadaud.

## Le laisseront-ils mourir à petit feu ?

Le chômage s'étend ; la crise s'aggrave ; jusqu'où ira-t-elle ?

Dans certaines industries, la proportion des sans-travail dépasse 50 %. Le mal gagne de proche en proche ; la plupart des corporations sont déjà atteintes ; il est à prévoir que, sous peu, elles le seront toutes.

Si la crise se prolonge, il est fatal que cette prévision se réalise. Tout se tient, tout s'enchaîne : production et consommation sont sujettes aux mêmes fluctuations. Une production diminuée entraîne nécessairement, dans un laps de temps donné, une consommation réduite, puisque la capacité de consommation du monde entier — qui constitue la grande masse des consommateurs — est réglée par sa puissance d'achat, c'est-à-dire par le salaire.

La consommation générale diminuant fait, alors pression, par une sorte de choc en retour, sur la production générale et, peu à peu, par vagues successives, toutes les branches de la production se ressentent du malaise.

Le chômage se propage avec la rapidité croissante d'une épidémie redoutable et, s'il n'est pas énergiquement combattu et promptement enravé, il frappera bientôt toute la classe ouvrière.

Celle-ci n'est pas seule à souffrir du chômage ; mais c'est elle qui en souffre le plus et le plus tôt ; le plus, parce que le travailleur n'a, pour vivre, que les maigres ressources qu'il tire de son travail et que, sans travail, il se trouve sans salaire et, par conséquent, sans ressources ; le plus tôt, parce que c'est l'ouvrier qui assure toute la production et que le chômage n'atteint que par voie de conséquence, donc par la suite seulement, les autres organismes : transports, commerce, administrations, banque, etc.

Les patrons, que font-ils pour conjurer le chômage ? Rien.

Il y a pis : on dit qu'ils l'ont provoqué. Il n'est pas déraisonnable de prétendre qu'ils l'ont voulu : soit dans le but de ramener la journée de travail à la durée qu'elle avait avant la loi des huit heures, soit pour imposer à leur personnel une forte diminution de salaire, soit pour écouler leurs stocks à des prix rémunérateurs ou, du moins, pas déastreux.

Dans certaines industries, le Patronat a procédé par le renvoi brutal ; dans d'autres par la réduction du nombre d'heures ou de journées ouvrables. Les deux méthodes concourent au même but : écouler les stocks par l'arrêt partiel de la production, saboter les huit heures et rogner les salaires, en faisant tirer la langue aux salariés.

Les Pouvoirs publics, que font-ils ? — Rien.

D'un œil bienveillant, protecteur et sympathique, ils observent la manœuvre patronale. Ils ont, comme par enchantement, cessé d'envoyer à tous les échos « l'hymne à la Production ! »

Ils reconnaissent bien qu'il y a d'immenses travaux à exécuter d'urgence — la simple énumération de ceux-ci absorberait les colonnes du *Libertaire* — mais il n'y a pas de capitaux disponibles. Les milliards du récent emprunt sont déjà absorbés ; ils l'étaient d'avance et les caisses publiques : communales, départementales et nationales sont vides.

Le Parti Socialiste, organisation politique du prolétariat, et la Confédération Générale du Travail, organisation économique de la classe ouvrière, que font-ils ? — Rien.

Les dirigeants du Parti et de la C. G. T. s'aperçoivent bien, de temps en temps, que la classe ouvrière, dont ils se flattent de gérer les intérêts, souffre d'un chômage sans précédent ; ils daignent en dire, de ci de là, quelques mots ; peut-être même projettent-ils de s'en occuper sérieusement dans quelques jours ou dans quelques semaines ; mais ils ne font rien.

En attendant, les heures s'écoulent, lentes et tristes, et la misère qui s'est déjà installée au foyer de pas mal de sans-travail, frappe à la porte de tous les prolétaires.

Enfin, les chômeurs eux-mêmes que font-ils ? — Rien.

Peut-être ont-ils pensé que la crise ne durerait pas. Peut-être ont-ils espéré que les Pouvoirs publics prendraient les mesures que la situation comporte. Peut-être ont-ils escompté une intervention virile et efficace de la C. G. T. et du Parti Socialiste ? On a tant et si bien habitude les travailleurs à compter sur ces trois providences : l'Etat, le Parti Socialiste et la C. G. T., qu'ils ont négligé de s'ac-

coustumer à ne compter que sur eux-mêmes.

Déplorons leur égarement et excusons-les.

Coupable est leur inertie ; mais elle est compréhensible. Cinq ans de guerre les ont courbés sous la discipline de fer qui, chacun le sait, est la principale force des armées. La guerre finie, on les a militarisés à la C. G. T. et au P. S. U., où ils ont eu le loisir d'apprécier les beautés de cette discipline consentie (qu'ils disent) qui fait la force de la C. G. T. et du Parti.

On leur a enseigné que le fait d'agir sans en avoir reçu l'ordre est une trahison ; on a graduellement brisé en eux les ressorts puissants de l'initiative ; on a injecté dans leurs veines le sang vicié de l'obéissance aux chefs ; on les a — je lâche le mot — systématiquement abrutis.

Tel est le secret de leur inertie qui, à défaut de cette explication, serait inconcevable.

Les chômeurs vont-ils se laisser mourir à petit feu, sans rien tenter, sans rien faire pour réagir ?

Il ne le faut pas.

Il y a, à Paris et dans la banlieue plus de 150.000 sans-travail. Ce serait une honte, pour les anarchistes, que ces sans-travail condamnés aux privations par un chômage que rien ne justifie et qui peut, qui doit cesser sans délai, ne fissent rien pour se soustraire à la misère qui les étirent, eux, leurs femmes et leurs enfants, et qui menace tous les prolétaires.

Ces sans-travail doivent agir. Que peuvent-ils faire ?

Il faut qu'ils se montrent, il faut qu'on les voie, qu'il devienne impossible de les ignorer, de les nier — (il y a des gens qui prétendent qu'il n'y a pas de chômeurs et que les ouvriers qui ne travaillent pas sont des chômeurs volontaires, des fainéants). Il faut donc, tout d'abord, que les chômeurs se fassent voir : on peut ignorer et même nier le soleil quand il se cache ; on ne peut ni le nier, ni l'ignorer quand il se montre.

Que les sans-travail cessent de rester chez eux : ils ont bien le droit de sortir, ne fût-ce que pour chercher du travail et même prendre l'air, faire de l'exercice, se promener !

Mais, s'ils veulent attirer l'attention, il faut qu'ils circulent en bandes, en groupes, et plus leurs bandes seront nombreuses, plus leurs groupes seront compacts, mieux ils seront remarqués.

Pas besoin qu'ils chantent, qu'ils crient, qu'ils promènent des bannières ou des pancartes : il leur suffira de se montrer, nombreux et serrés, en cortège. Un cortège, ça tient de la place, ça se voit, ça ne passe pas inaperçu.

Et ce n'est pas dans les quartiers ouvriers qu'ils doivent se balader ainsi ; c'est dans les quartiers riches et sur les grands boulevards. Etrangers et provinciaux y abondent ; rentiers, oisifs, parasites, fêtards, rasta y pullulent.

Allez-y, chômeurs. Choisissez l'heure où les terrasses des cafés regorgent, où le va-et-vient forme cohue.

Il faudra bien qu'on sache que le chômage n'est pas une légende.

Qui vous empêche d'aller à la Bourse du Travail ? N'est-il pas tout indiqué que vous vous rendiez à votre syndicat pour chercher de l'emploi ?

Ensuite, vous irez... où vous voudrez.

Une autre idée : c'est que les chômeurs se rendent, chaque matin, comme pour prendre le travail, à l'usine dans laquelle ils étaient occupés au moment où ils ont été débauchés.

Qu'ils se rappellent ce qui est arrivé chez Blériot tout récemment. La direction avait licencié le personnel ; celui-ci a refusé de se laisser congédier ; il est venu quand même à l'usine ; il a exprimé sagement sa volonté de travailler et il est resté là.

On sait ce qu'il en est advenu. Les sans-travail peuvent s'inspirer de cet exemple.

Je ne dis pas que ces « petits riens », suffiront à conjurer la crise, encore moins qu'ils y remédieront.

Ce qui est certain, c'est qu'il vaut mieux tenter quelque chose — si peu que ce soit — que de ne rien tenter du tout.

Sébastien FAURE.

Nota. — Il y a quinze jours, j'ai demandé aux dirigeants de la C. G. T. et du P. S. U. ce qu'il fallait entendre par l'intérêt général ou l'intérêt de la collectivité. Je leur pose à nouveau cette question et, pour qu'ils n'en ignorent, je leur adresse, ce jour même, l'article du *Libertaire* qui en parle.

## Pour que vive la Révolution russe



Au Kamitchatka comme ailleurs : mort au Capitalisme ! (1)

## Les Cabots de la Dictature

Il ne nous en manquait plus qu'un : Victor Méric. Nous l'avons. Il est venu. Ce sceptique usinier de la grivoiserie française, naguère fabricant d'hommes du jour et constructeur de barricades, est d'amusé qu'un Frégoli de la Révolution, un Fallu du chambardement ! Que vient-il se frotter à nous, en tant que dictateur, puisque aussi bien son rôle unique, le seul art qui soit le sien, le soit toujours, le seul art qui soit à la hauteur de ses talents particuliers, est d'amusé le public et d'offrir à une aimable clientèle de petites fatasses peinturlurées, un bolchevisme gras-souillet, plein d'attraits et prometteur de doux attachements !

L'humanité, bonne fille manifestement à court d'hommes, accueille la littérature de ce merle blanc, de cet insurrectionnel de pacotille qui déjà conçoit le rêve de s'installer, lui aussi, sur les gradins du pouvoir. L'humanité n'a pas le sens du ridicule. Et nous pourrions de rire de lui voir insérer, parmi sa réclame parlementaire ces phrases tirées de la vieille collection de la *Guerre Sociale* :

« Nous dresserons l'immense armée révolutionnaire. Nous marcherons d'un pas décidé dans l'organisation et la préparation méthodique de la Révolution vers l'expropriation de la classe capitaliste, par la conquête du pouvoir et la dictature prolétarienne ! »

De qui se moque-t-on ? De toi, populo ! Tu n'as pas idée du cabotinisme qui opère sous le masque de la dictature. Nous te présentons Méric, encore celui-là est-il des moins dangereux parce que des plus rigolos, mais combien d'autres, combien d'autres ! qui, avec plus de gravité, projettent la même exploitation de la candeur et de la crédulité !

Tu rêves de dictature, vieille bête ! C'est très bien, nous t'en félicitons. Tu vois dans la dictature la panacée souveraine à tes maux, c'est parfait ! Tu te la représentes comme l'avènement de la justice qui te fournira les moyens de châtier ceux qui t'ont humilié et offensé à la bonne heure ! Tu es beau, tu es brave, tu es conscient ! Il ne te reste plus qu'à nous suivre. Fie-toi à nous. Nous nous chargerons de te conduire par les voies les plus sûres et les plus rapides à la Révolution qui réalisera ton rêve !

Il reste sous-entendu que la dictature, C'EST NOUS QUI L'EXERCE- RONS. Mais ce détail est sans aucune espèce d'importance. Dictature ! Dictature !

L'impudence de ces gaillards va jusqu'à nous solliciter de « marcher dans la combine » ! On nous inviterait gentiment à pousser à la roue puis, la côte montée, d'un mouvement surnormal de gomme, on nous précipiterait sous les roues du lourd véhicule, dans lequel se seraient casés messieurs les dictateurs prolétaires !

Ce n'est pas cela. On veut bien nous offrir des places de faveur à une condition : que nous restions bien sages, bien disciplinés, bien obéissants, de bons artisans du bolchevisme intégral. Grand merci, Seigneurs ! Nous préférons encore l'écroulement pur et simple !

Et voyez aussi comment on nous traite de « mencheviks », de « contre-

(1) Dans la légende du dessin de la semaine dernière, lire : ARME, au lieu de ARMEE.

## DES DOCUMENTS

A la demande de nombre de nos amis, nous reproduisons en caractères lithographiques le document photographié dans le numéro 103.

AU PROLETARIAT DE TOUS LES PAYS

Camarades, la guerre impérialiste de 4 ans et la guerre civile qui dure depuis presque trois ans a réduit notre pays à l'état de complet dénuement.

La guerre civile qui a épuisé toutes les forces de la Russie révolutionnaire n'est pas la faute à la seule contre-révolution intérieure, à la seule bourgeoisie russe ; les grands coupables de cette guerre sont les gouvernements pillards de l'Entente, qui ne laissent passer aucune occasion, même la plus minime, pour tenter d'écraser notre révolution.

L'Entente nous attaque directement et indirectement, et continue à nous attaquer. Elle s'emparait il y a peu de temps du nord de la Russie, elle soutenait ouvertement les légions tchéco-slovaques en Sibérie, elle a nourri Kolitchak, Denikine et Ioudenitch, elle incitait contre nous les petits Etats voisins, avec son blocus infâme, elle affamait nos enfants. Mais toutes ces menées et bien d'autres encore se brisent contre la résistance et le courage du prolétariat révolutionnaire. Cependant l'Entente puissante, maîtresse du monde, ne posait pas les armes, ne perdait pas l'espoir d'écraser notre révolution et de rétablir la démocratie pourrie. Elle aide le général de l'ancien empire russe, le baron Wrangel, à grouper les forces contre-révolutionnaires, lance contre nous la Pologne, incite la Roumanie, la Hongrie et d'autres pays ; elle continue à fournir à tous les ennemis de la Russie révolutionnaire des officiers, des armes, de l'argent, à nous menacer et à faire du chantage.

Camarades, notre peuple héroïque s'est étendu dans la lutte, il meurt de faim et d'absence de médicaments nécessaires, il aspire à la paix, au rétablissement de sa vie économique. Pour ça il lui faut votre appui, votre secours révolutionnaire énergique. Aidez-lui au plus vite.

Nous, anarchistes syndicalistes de Russie, malgré les persécutions que nous subissons de la part du gouvernement socialiste, MALGRÉ NOTRE PLEIN DESACCORD AVEC LA POLITIQUE DU PARTI GOUVERNANT, MALGRÉ NOTRE NEGATION DE LA DICTATURE DU PROLETARIAT ET D'AUTANT PLUS DE LA DICTATURE D'UN PARTI, DICTATURE QUI EST UN DES GRANDS FACTEURS DE LA DESORGANISATION ECONOMIQUE ET DU MANQUE DE VIE POLITIQUE DANS LE PAYS, DICTATURE QUI TUE L'ESPRIT D'INITIATIVE DE CELUI-CI ET SA FORCE CREATRICE, nous vous adressons un appel ardent de soutenir la Russie dans sa lutte contre la bourgeoisie du monde entier.

Camarades, faites envers nous votre devoir de solidarité internationale des travail leurs. finissez avec la domination de votre bourgeoisie comme nous l'avons fait chez nous avec la nôtre. MAIS NE REPETEZ PAS NOTRE FAUTE, N'INTRODUISEZ PAS LE COMMUNISME D'ETAT.

Venez-vous au secours ! Ne laissez pas partir les trains avec les munitions et les vivres pour les ennemis du prolétariat russe, initiateurs de la révolution du monde, détruisez-les, arrêtez la production des armes et des munitions, que fait la bourgeoisie pour les chiens enragés qu'elle lance contre la Russie, foyer de la révolution du monde. Obligez les gouvernants à traiter avec nous pour l'échange des produits, envoyez-nous des machines, des médicaments, des vivres et des vêtements. Mais le plus grand et le plus complet secours que vous pouvez nous prêter c'est de faire la révolution dans votre pays.

Votre secours est pressé !

Vive la Révolution sociale du monde ! Vive la solidarité mondiale du prolétariat !

A BAS LA BOURGEOISIE ET L'ETAT, Y COMPRIS L'ETAT PROLETARIEN ! Vive le Régime communiste-syndicaliste, anarchiste-syndicaliste, qui mène vers la Commune anarchiste et qui repousse toute dictature.

Vive l'Internationale ouvrière et l'Internationale anarchiste !

En avant ! l'esprit du communisme libre plane déjà au-dessus de la terre.

Le Bureau provisoire exécutif de la Confédération Russe des Anarchistes-Syndicalistes :

G. MAXIMOFF, E. JARTETOUX, S. MARKUS.

## UN APPEL DES ANARCHISTES RUSSES

Cet appel fut adressé aux délégués étrangers au Congrès communiste.

Cris Noir des Anarchistes de France la Russie.

Aux Délégués-Compenseurs de 2<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale.

CHERBY KREST ANARCHISTES.

Julie 1920.

Comrades.

Camarades, Dans les prisons et dans les autres places d'emprisonnement de R. S. T. S. R., il y a beaucoup de camarades anarchistes et autres révolutionnaires de différentes tendances.

Ne voulant pas prêter à équivoque en assistant à votre congrès, nous vous prions d'y annoncer notre demande de libérer nos camarades de toutes les places d'emprisonnement.

N'ayant pas un délégué à votre congrès, nous sommes obligés de vous prier de nous aider dans la question ci-jointe.

Appel des Anarchistes Russes.

En faveur des Révolutionnaires Espagnols.

Aujourd'hui, vendredi, à 8 h. 30 du soir, Grande Salle de la Maison des Syndicats, 33, rue Grange-aux-Belles.

GRAND MEETING

pour protester contre la répression en Espagne.

Des orateurs de toutes tendances y prendront la parole.

Le *Libertaire* invite tous ses lecteurs à faire acte de solidarité envers nos camarades espagnols en accourant nombreux à cette réunion.

RHILLON.







# La Conférence Sébastien Faure

## LES MÉTIERS HAÏSSABLES

Je me suis donné comme tâche, dit Sébastien Faure, de vous exposer en douze conférences, une philosophie, une doctrine sociales : le communisme libertaire.

Comme toute doctrine sociale, le communisme libertaire se divise en deux parties : la partie négative ou destructive, et la partie positive ou reconstructrice.

La première partie fait la critique de la Société actuelle et des institutions sur lesquelles elle repose. Ce fut le sujet de mes huit premières conférences.

La deuxième partie a pour but de préciser dans la mesure du possible, quelles sont les forces capables de démolir la Société actuelle et d'indiquer sur quelles bases, lorsque cette destruction sera accomplie, reposera le nouveau régime social. Ce sera le sujet de mes trois dernières conférences.

Avant d'aborder cette deuxième partie, il m'a semblé nécessaire de fixer votre attention sur les métiers qu'un contempteur de la Société actuelle ne peut pas exercer sous peine de déchoir et même de mourir. Ces métiers, qui paraissent honorables, si on admet les doctrines du régime capitaliste, deviennent méprisables si on condamne ces principes.

Quels sont les métiers que tout militant socialiste, syndicaliste, libertaire, doit fuir et refuser d'exercer ? Quelles sont les professions auxquelles il doit refuser de demander ses moyens d'existence s'il ne veut pas trahir sa cause et se mettre en contradiction avec ses principes ?

Le système social nous entoure d'un filet aux mailles si serrées qu'il serait impossible aussiit, celui qui se refuse à accomplir un seul acte contraire à son idéal ; mais sans aller jusqu'à cet absolu, il n'en reste pas moins qu'il y a des métiers, des professions que ne peut pas faire et accepter un militant convaincu.

Comment distinguer ces métiers et à quels caractères les reconnaître des autres ?

Les métiers que j'appelle haïssables, dit Sébastien Faure, et que nous devons fuir, ce sont ceux qui nous obligent à exercer aucun acte contraire à nos principes, à nos idées, à nos convictions.

1<sup>er</sup> Ils disparaissent forcément, logiquement, lorsque disparaît le régime lui-même.

2<sup>e</sup> Personne n'est dans l'obligation de les exercer.

Ces métiers sont les suivants : prêtre, officier, magistrat, policier, gouvernant, patron, jaune.

Voici le prêtre : deux types de prêtres.

a) Le prêtre des villes appartenant à une bourgeoisie aristocratique et mondaine, est élégant, propre, de bonne tenue, parfumé ; il glisse plutôt qu'il ne marche ; il est relativement cultivé, d'esprit mondain, austère comme il le faut, mais pas plus qu'il ne le faut ; il cultive l'éloquence sacrée. C'est généralement un comédien consommé.

b) Le prêtre de la campagne est d'un tout autre genre, de tenue souvent négligée, quelquefois même repoussante. Il est gros, gras, coloré, rondouillard, bon vivant ; il habite les villages, plaquant avec les commères. Il est à peu près sans culture, mais passe pour un savant parce que le paysan l'entend avec admiration bredouiller quelques phrases de latin de cuisine.

Mais l'un et l'autre sont les représentants de l'Eglise qui, reniant ses origines, a aujourd'hui le rempart des riches et des puissants, la base du régime autoritaire qui pèse sur nous et un modèle d'oppression. Ils sont donc tous deux des soutiens de l'ordre social. La révolution faite, ils disparaîtront, car leur prestige diminuera vite lorsque la terre, d'une vallée de larmes, sera devenue un lieu de jouissances. Enfin nul n'est tenu d'être prêtre. Ce métier qui répond si bien à notre définition, est donc bien un métier haïssable.

Passons à l'officier. Là, deux types encore :

a) L'officier qui sort des écoles : il appartient à une famille de soldats, il a reçu une certaine instruction, a passé des examens ; il est cultivé, mondain, élégant, distant de ses hommes.

b) L'officier qui sort du rang : demi-brute, plus familier avec ses hommes.

Tous deux mènent la vie de garnison, vive inutile et de débauche. L'esprit de corps les anime, ils s'imaginent former une caste à part, être supérieurs aux pékins.

Tous deux aussi, s'il arrive : guerre, expédition coloniale ou émeute, se retrouvent dans leur élément : à la massacre. Ils prennent l'humanité pour un immense champ de bataille où ils doivent moissonner à certains moments.

Ils obéissent, sans chercher à comprendre, aux ordres reçus et transmettent à leurs subordonnés des mêmes ordres.

Ces hommes qui, chez eux, sont parfois bons, accessibles à la pitié, deviennent dans l'exercice de leurs fonctions des brutes sanguinaires.

Ils ne comprennent pas que le nombre des galons et des décorations les situe dans la hiérarchie des assassins. Il y a quelques années, les trancurs de sabre étaient dis-crédiés ; la guerre est venue, elle les a réhabilités ; elle devait tuer le militarisme, elle l'a exalté.

Enfin, ce métier est bien haïssable, il est le plus fort soutien du régime capitaliste. Il disparaîtra avec le régime ; pas besoin d'armées lorsque le communisme libertaire aura fondé la patrie universelle. Enfin, si tout le monde est tenu d'être soldat, personne n'est astreint à devenir officier.

Quittons la caserne, pénétrons au palais. Voici le magistrat, un autre acteur de la sinistre comédie sociale. Tous ceux qui ont un rôle dans cette criminelle farce sont déguisés : le prêtre et sa soutane d'insensé ; l'officier et son uniforme, oripeau brillant pour éblouir les masses ; le magistrat et sa robe noire austère décorée de la blanche hermine.

Le magistrat a pour mission de faire respecter la loi. Or la loi est la sanction de tous les crimes passés et présents, c'est la continuation et la légalisation de toutes les iniquités. Il soutient donc le régime.

Le magistrat a fait des études, il se destine au barreau, mais fruit sec, redoutant l'Alcaïde du début, il a sollicité une place dans la magistrature. L'indépendance du magistrat est un mythe. On a trouvé un bon juge. Alors les autres sont tous de mauvais juges ?

Il y a deux sortes de magistratures : la magistrature debout, celle qui occupe le ministère public, qui parle ; et la magistrature assise, celle qui écoute, interroge, consulte les dossiers, rend les arrêts.

Mais toutes deux sont couchées à plat ventre devant le pouvoir.

Le métier que fait le magistrat est inconcevable. Cet homme est instruit, il suit l'enseignement de ceux qui le meilleur traine devant la barre et soutient à sa juridiction, il connaît la stérilité de la répression. Et cependant, il distribue les années de prison et de bagne, et cela pour avoir de l'avancement. S'il demande une tête et l'obtient, c'est une victoire ; si le jury la lui refuse, c'est une défaite.

Comment, réalité chez lui, cet homme peut-il caresser des enfants, embrasser sa femme quand dans la journée il a séparé pour toujours un mari de sa femme, un père de ses enfants, un fils de ses parents, et cela pour une peccadille, sur des suppositions souvent ?

La nuit n'a-t-il pas des cauchemars horribles ? Ne voit-il pas se dresser les cadavres de ses victimes ?

Ne se demande-t-il jamais, si, élevé de la même façon que ceux qu'il se permet de condamner, il ne serait pas tombé plus bas encore ?

Métier horrible qui n'a pas d'excuse étant donné les connaissances de celui qui l'exerce ; soutien de l'ordre social, qui n'est tenu d'exercer et qui disparaît avec le régime.

Mais descendons plus bas, mettons des bottes d'épouillage pour approcher du politicien.

L'homme de police, logiquement, nécessairement, fatalement soutient, consolide, fortifie le régime social.

Il y a deux polices, celle qui se voit et celle qui se cache. Toutes deux sont ignobles, car les agents en uniforme les jours de manifestation populaire se conduisent comme des brutes avides, frappant, assommant, tuant et enlèvent. Et même s'ils ne faisaient que se promener, comme dit la chanson, ils seraient encore exécrables, car vu leur âge et leur force ils devraient produire.

Mais que dire de la police qui se cache ? Ceux-là, les mouchards ont presque le même aspect que nous tous, l'odieux mouchard qui s'essaye à capter notre confiance, à surprendre notre amitié, à fraterniser avec nous, à nous précipiter dans le sentier de l'illégalité afin de nous faire tomber dans le piège qu'il nous tend. Pouvait-il ? Quelle honte ! Quittons cet air empesté crainte d'aspixie.

Remontons aux sommets. Arrivons au gouvernement.

Le gouvernement, par définition, soutient l'ordre établi ; c'est sa raison d'être, c'est sa fonction. Le gouvernement disparaît avec le régime et personne n'est obligé de prendre le pouvoir.

Le gouvernement est quelque chose, intelligent ou bête, jeune ou vieux, beau ou laid, fort ou chétif, canaille ou honnête, mais toujours ami du pouvoir, ami du gain, ami de la satisfaction personnelle, ami de la gloire, ami de la conviction ni scrupules. Ici anarchistes et socialistes cessent d'être d'accord. Les anarchistes ne veulent au lendemain

de la révolution conserver aucun gouvernement, les socialistes au contraire prétendent s'emparer du pouvoir. Laissons de côté pour l'instant cette divergence de vues, ne conservons que le gouvernement de 1921 sous notre troisième république. Il ne peut gouverner qu'au profit de la classe dirigeante, puisqu'il est le chargé d'affaires et le fondé de pouvoir du capitalisme.

Un contempteur de la Société actuelle ne peut accepter une parcelle d'autorité gouvernementale, car il accepte du même coup la part de responsabilité de ce gouvernement. Et, du reste, l'opinion change selon qu'on est en haut ou en bas. Le verger s'empare de l'homme élevé, brusquement. L'expérience est là qui confirme. Arrivé au pouvoir, un socialiste cesse d'être socialiste.

Le patron. Tout le régime social repose sur l'exploitation. Le capital c'est du travail non payé, économisé pour quelques-uns au détriment de tous.

Tous les patrons sont convaincus qu'ils sont nécessaires, ils se croient plus ou moins protecteurs des ouvriers ; ils sont pleins de cet esprit de domination et d'orgueil que leur confère l'autorité de l'argent. Tous spéculent sur le travail de leurs ouvriers, exploitent plus ou moins et sont jaloux de la loi de concurrence. Le patron est l'ennemi et l'adversaire de l'ouvrier, il disparaît avec le régime du capital et de la propriété. Et personne n'est obligé d'être patron.

Nous avons presque traversé entièrement la galerie des horreurs. Il ne reste plus que le jaune. C'est le dessert.

Le jaune a une âme basse, une conscience sourde. C'est toujours un paresseux, un égoïste, un incapable, un valet. C'est un mouchard, un semeur de découragement, un briseur de grève, un agent provocateur. Ses victimes sont toujours les meilleurs ouvriers, les plus émancipés, ceux dont le cœur est le plus fraternel, l'intelligence la plus vive.

Le jaune est avec le mouchard de profession, l'être le plus abject que l'on puisse imaginer.

Sortons de cette fange et respirons un peu plus librement. A côté de ces métiers haïssables, il y a certains métiers qui ne haïssables en soi le deviennent par la pratique que certains en font.

Le journalisme. Quel métier noble que celui de journaliste ! Quelle mission élevée ! Quel apostolat sublime ! Hélas ! la plupart des journalistes sont les porte-paroles des informations fausses et distillent quotidiennement le venin du mensonge.

La médecine. Le mépris qui triomphe du mal, lutte contre la maladie, la souffrance ! Quel sacerdoce ! Combien de médecins, hélas, ne voient dans le malade qu'une source de revenus, de profits !

Et l'avocat, quelle belle fonction s'il n'était que talentueux plaidoyers que lui dictent sa conscience, s'il lutte contre l'injustice de la magistrature, s'il sauve des griffes du bourreau un innocent ou une victime.

Le médecin n'est qu'un tout petit résultat, et dans chaque acte, sa responsabilité est tellement indigne qu'on ne peut condamner l'homme.

Les anarchistes condamnent et méprisent ces fonctions, mais ne condamnent pas et méprisent pas les individus. Les anarchistes haïssent les institutions. Mais leur haine des haïssances de leur tendresse. Ils haïssent ce qui est sale parce qu'ils aiment ce qui est propre. Ils haïssent ce qui est mensonge parce qu'ils aiment la vérité. Ils haïssent l'autorité parce qu'ils sont amoureux de la liberté. Ils réprouvent la sévérité parce qu'ils sont pleins d'indulgence et de pitié.

Ces haïssances sont fécondes parce que seules elles sont salvatrices.

La collecte pour l'Entr'Aide a produit 327 francs.

# NOTRE POSITION

Parti Communiste contre tous les produits de la bourgeoisie.

b) Le Centralisme à outrance contre le Fédéralisme.

c) Les gestes de l'Exécutif de Moscou, comme infallibles et par cela même indiscutables.

Du reste, entre autres écrits communistes, voici quelques extraits d'un article publié par M. E. Chauvelon dans l'Ecole Emancipée du 2 octobre 1920 :

« ...Je considère comme une canaille ou comme un imbécile tout socialiste ou syndicaliste qui dit : « Je ne suis plus bolcheviste ».

« Il n'y a pas de syndicalisme véritable et efficace sans doctrine. Or, la doctrine qui correspond à la lutte de classe prolétarienne ne peut être que le Communisme marxiste et bolcheviste (1). Toute atténuation à ce communisme, si légère soit-elle, est une trahison qu'il faut dénoncer et flétrir ».

« Si vous m'objectez que cet idéal (2) est intolérant, je vous répondrai qu'il ne le sera jamais assez. Quiconque n'est pas absolument avec nous, est contre nous ».

Inutile d'aller plus loin. Nous voyons clairement, en effet, que l'on va vers la Dictature, mais non vers le Syndicalisme révolutionnaire d'antan... Quant aux injures d'épileptique de M. Chauvelon, nous les laissons pour compte.

Notre attitude dans le syndicalisme est donc de nous opposer à la politique de la majorité et à celle des politiciens de la minorité. Nous ne voulons ni de la politique de collaboration, ni de celle de la dictature. Certains C. S. R. ne le comprennent pas qui vont propager la calomnie que les libertaires marchent avec Jouhaux et les majoritaires. Nous sommes d'accord avec les C.S.R., mais bien davantage avec Jouhaux et ses amis. Pour nous, tous les politiciens se valent ; nous voulons dire qu'ils ne valent pas grand'chose...

La V. O. nous demandait des précisions... Voilà qui est fait.

Contre les anarchistes-guerriers

C'est là une nouvelle secte engendrée par la guerre et c'est dans une revue mensuelle Les Temps Nouveaux que se retrouvent ceux qui poussent les autres à se faire casser la tête, tout en se vantant d'être, de prendre part à ce qu'ils appellent — on ne sait pourquoi — Guerre du Droit.

Il faut qu'on sache que les Winth, Malato, Reclus (Paul), Durupt, Cornélien et autres Pierrots, n'ont rien de commun avec nous. Pendant la guerre, ils ont donné leur appui à la bourgeoisie ; ils n'ont pas renié ce passé honteux : « Ne nous demandez pas de renier notre attitude de guerre, nous la revendiquons ». Par conséquent, ils continuent... et s'enfoncent ainsi plus profondément dans l'abjection. Qu'ils continuent à s'enliser, c'est tout ce que nous leur souhaitons, car bientôt l'oubli ou le mépris universel les couvrira d'opprobre. Ils peuvent, créant en cela un nouveau confusio-nisme, se réclamer de ces idées anarchistes. Ils sont si nombreux déjà que se réclament de ces idées que pour les salir ou les ridiculiser, mais aussi il est dur de s'avouer simplement qu'on a fait fausse route ou que l'on a été un renégat ; on aime même se servir d'une étiquette pour faire accroire aux autres et à soi-même qu'on n'a jamais changé...

Contre ceux-là, contre les dictateurs idéologues, contre les dictateurs C. S. R. anarchistes, il nous faut mener la lutte.

J. RUBIO.

(1) C'est M. Chauvelon qui souligne.

(2) Celui qui se régiera par la Dictature du Proletariat.

Le devoir accompli

« Convaincus d'avoir accompli leur devoir en défendant tous les peuples en révolution, les ouvriers français dans leurs syndicats n'entendent pas se laisser griser par le succès et se laisser séduire par les promesses de la bourgeoisie. Quant à leur indépendance, la guerre et l'après-guerre nous ont montré ce qu'elle valait... Mais on a défendu les peuples en révolution ? Allons donc, on les a tout bonnement laissés tomber ! La C. G. T. a publié des décrets interdisant ceci, ordonnant cela, mais les métallurgistes ont fabriqué des munitions pour la Pologne, les cheminots les ont transportés ainsi que les troupes ; il est vrai qu'on a protesté... révolutionnairement par des ordres du jour violents et dignes ! La Confédération espagnole du Syndicalisme-Anarchiste (celui de la C. G. T. d'antan), a adressé plusieurs appels à cette même C.G.T., mais les cris de désespoir des hommes qui l'ont assassiné de l'autre côté des Pyrénées sont restés sans réponse...

Voilà ce qu'on appelle le devoir accompli, la défense des peuples en révolution ! Tartuffes.

Reste à savoir maintenant, si anarchistes, nous allons rester dans cette gère qu'est la C. G. T., payer des cotisations élevées pour le plus grand profit des fonctionnaires syndicaux et de leur presse (Le Peuple), ou si nous allons y organiser le raffût et le sabotage des policiers...

Sur les C. S. R.

Sous couvert de revenir au syndicalisme révolutionnaire d'avant-guerre, les futurs dirigeants de la C. G. T. veulent tout simplement nous mener à Moscou. Mais, nous disant, c'est à la section syndicale que nous voulons adhérer... D'accord. Nous ne disons pas autre chose et nous savons qu'il suffit pour cela d'accepter :

a) La conquête du Pouvoir et son maintien par la Dictature du Proletariat (Dictature exercée par le Comité Directeur du

# La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919) (1)

J'ai, il y a quelques années, raconté, dans la Bataille Syndicaliste, l'incroyable et inexplorable horreur qu'éprouvèrent en Chaouia, les guerriers marocains, lorsqu'ils se trouvaient en présence de nos soldats noirs recrutés parmi les peuplades les plus primitives de l'Afrique occidentale et équatoriale. Impuissants devant les soldats blancs et leurs plus redoutables engins, ils fuyaient, comme des lièvres, quand surgissaient devant eux les faces noires et grimées de nos tirailleurs sénégalais.

Et cela uniquement parce qu'ils avaient peur, s'ils succombaient, d'être dévorés par eux et de perdre ainsi l'intégrité de leur dépouille mortelle, à laquelle tiennent tant les fidèles de l'Islam.

Et j'ai, à ce moment-là, publié, dans le même journal, nombre de faits de cannibalisme commis après le combat, et qui, encore grossis et exagérés par l'imaginaire des Marocains, avaient mis le comble à leur terreur.

Quelques années ont suffi, hélas ! pour que ces éléments les plus frustes, les plus primitifs, pour ne pas dire les plus sauvages, pris parmi les contingents marocains, prétendent assimiler, abrités par le plus barbare des tirailleurs de l'Afrique occidentale et équatoriale, ces pratiques abominables.

Et j'ai eu la douleur d'en relever quelques exemples repugnants, pendant ma mobilisation, au camp retranché de Toulon et au front de mer.

De même, mon collègue et ami le docteur C... médecin de 1<sup>re</sup> classe de la marine, détaché à l'hôpital auxiliaire de Pontevès-Sabran,

où étaient centralisés les blessés et les convalescents indigènes, ne signala, pendant mon séjour à Babas, des tirailleurs marocains qui, ayant coupé, sur les champs de bataille, des oreilles de soldats allemands, et les ayant fait boucaner, comme du gibier, en avaient formé des chapulets et des brochettes, qu'ils conservaient précieusement.

Dans le camp et à l'hôpital, comme supplément à leur ration, ils les croquaient, à l'instar des bédouins du « bled », sahariens croquant des sauterelles fumées avec des grimaces satisfaites de chimpanzés ou de gorilles qui grignotent des lézards ou des mulots.

— Y a bon ! Y a bon ! disaient-ils au docteur C... et à moi-même, étonnés, scandalisés même par nos mines de dégoût.

Et, aux reproches véhéments qu'on leur faisait de cette abominable pratique, ils ne cessaient de répondre, en haussant les épaules : « Oreilles de sales Boches, y a bon ! y a bon ! »

Et, aux reproches véhéments qu'on leur faisait de cette abominable pratique, ils ne cessaient de répondre, en haussant les épaules : « Oreilles de sales Boches, y a bon ! y a bon ! »

Et, aux reproches véhéments qu'on leur faisait de cette abominable pratique, ils ne cessaient de répondre, en haussant les épaules : « Oreilles de sales Boches, y a bon ! y a bon ! »

UNE DOULEUREUSE PROPHECIE

Je n'en finirai pas, si je voulais, ici, traiter à fond ce douloureux et repoussant sujet des atrocités de la guerre. La place, en effet, m'est limitée par les exigences de ce journal, et je suis obligé de réserver bien des documents, pour mon livre, la Nouvelle Gloire du Sabre, où peut-être, si je ne trouve pas d'éditeur voulant courir les risques de ce volume compact pour les diverses brochures qui le contiendront tout entier, et que je publierai dans ma Petite Bibliothèque de documentation sur les crimes de la guerre, en préparation.

Je crois, cependant, en avoir assez dit sur ce chapitre, pour montrer :

1<sup>er</sup> Que la responsabilité des crimes commis pendant les quatre années de la grande boucherie doivent être partagés entre tous les belligérants.

2<sup>e</sup> Que la cruauté ancestrale qui dominait la conscience confuse de l'homme primitif s'est maintenue et perpétuée par le militarisme des âges historiques et par le militarisme actuel, sans autre modification que le perfectionnement inouï des engins destructeurs.

Enfin, comme conclusion de ce chapitre le plus triste, le plus douloureux de mon livre, et que, je le répète, j'écris avec toute la sincérité, et aussi tout le calme d'un chirurgien débarrassé du plus gangreneux des abcès, je rajouterai que les lignes, oh ! combien prophétiques ! par lesquelles mon confrère Urbain Gohier terminait sa préface de ma Gloire du Sabre :

« ... C'est une rude tâche que celle d'écrire les crimes commis pendant les guerres coloniales pour le peuple qui ne fait pas l'éducation de ses fils avant de les envoyer au régiment. Il y en aura, peut-être, de plus rudes. Le sang que nous laissons verser retombera sur nos têtes. Si jamais, dans nos villes prises d'assaut par un envahisseur ou livrées par des traitres, parmi les débris de nos demeures, à la lueur des incendies, sous le fracas des bombes, nous voyons nos frères égorgés, nos femmes et nos saurs servant de jouet à la soldatesque, pensons aux crimes coloniaux que nous savons abominables ; pensons à la justice imminente, que nous avions pourtant invoquée, nous mêmes, et que nous devons désormais redouter... »

Oh ! ce n'est pas sans un frémissement de mon être tout entier que je transcris, ici, les termes éloquentes de cette prophétie si douloureusement réalisée, avant que d'aborder, dans la Huitième Partie de mon livre les responsabilités des grands criminels qui en permirent et en provoquèrent même la réalisation.

HUITIEME PARTIE COUPABLES ET RESPONSABLES

I LE MENSONGE DE LA JUSTICE ET DU DROIT

En même temps qu'une régression dont on ne peut calculer la portée, la grande boucherie a été le tissu de mensonges les plus honteux, les plus cyniques qu'ait jamais élaborés, à travers les âges, l'esprit militariste et guerrier.

Et cela était nécessaire, des deux côtés, pour faire marcher les masses et les conduire à l'abattoir.

J'ai déjà dit, en des chapitres précédents, ce qu'étaient été le mensonge du patriotisme, celui de la légitime défense, celui de la gloire militaire. Puisqu'il s'agit maintenant des coupables et des responsables, le moment est venu de dire quelques mots sur le plus abominable, peut-être, de tous : Le Mensonge de la Justice et du Droit.

Pouvait-il, en effet, mentir plus cyniquement, quand après avoir, chaque matin, répété dans le tréfond de leur âme, une profession de foi à la Force et au Veau d'Or, ils clamaient et faisaient clamer, par leur presse, aux quatre coins du monde : « Nous sommes les champions de la Justice et du Droit, et c'est pour assurer leur triomphe que nos soldats se sont glorieusement sacrifiés ».

La Justice ! Le Droit ! savent-ils bien ce qu'il y a réellement sous ces mots dont les cerveaux débiles, abrutis par eux, font des entités ; entités qu'ils rendent, eux, une fois créées, mille fois plus redoutables que les mouchards de l'antiquité !

Oui, certes, ils le savent, si la plèbe l'ignore, et cette hypocrisie double leur crime de les invoker, en leur prêtant un sens qu'ils n'ont pas, afin d'excuser les hécatombes faites en leur nom.

Oui, ils savent que le Droit n'est que la Force codifiée et légitimée par l'habitude et par le temps ; et ils ont pleinement conscience que tous leurs efforts n'ont qu'un but, préparer par la violence et par la force le droit de demain.

Ils savent que, dans l'humanité primitive, ce qu'on appelle la justice, est née de l'indigence originelle des hommes et du cri poussé par le faible étranglé par le plus fort.

Et si, depuis les origines immémorables de l'humanité, ce cri des faibles semble avoir été entendu comme un faible écho par les forts, ce n'est qu'après une suite ininterrompue de siècles et grâce à la majorité des faibles, qui fut toujours écrasante devant la minorité toujours infime des forts.

Que de sang versé, que de souffrances subies par les faibles représentés ces deux concepts dont le sens est, malgré tout, resté si vague, si précieuse que le Fort lui-même ne cesse de l'invoquer pour maintenir le Faible sous sa domination !

Ils l'ignorent rien de tout cela, les maîtres du monde, et ils mesurent, d'un regard calme et sûr, la profondeur de leur mensonge, car au nom de cette Justice et de ce Droit, ils poussent les peuples à s'entr'égorger, dans le seul but de maintenir et même d'accroître la suprématie de leur parasitisme, base de l'édifice social.

Ils mentent donc effrontément, quand, pour justifier les derniers hécatombes, dont la responsabilité tout entière retombe sur eux, ils disent : « Nos soldats ont combattu pour le Droit, — ils ont été et nous sommes, avec eux, les champions de la Justice ! »

Oui, ils ont conscience de leur imposture, et pis est, de se réjouissent dans le fond de leur âme, de ce que par le traité de Versailles, et à cause même de ce traité, les possibilités de guerre sont devenues plus nombreuses et plus menaçantes que jamais.

La preuve c'est que, de l'aveu même de leur presse toujours bourgeoise de crânes, les défenseurs de l'ordre capitaliste et bourgeois prennent, chaque jour, à l'insu du peuple, des

précautions contre cette guerre future, qu'ils savent proche.

De là tous ces projets de réorganisation de l'armée déposés au Parlement et dont la plupart, loin d'atténuer le militarisme d'avant-guerre, ne font au contraire que l'aggraver.

Le principe des armées de métier les pénétre et les domine plus que jamais. Rares sont les projets déposés et qui paraissent avoir été dictés par un esprit véritablement pacifique sinon antimilitariste. On les compte. Et même ceux-là, si on les examine de près, on ne tarde pas à constater que, malgré la bonne volonté de leurs auteurs, un peu du vieil esprit s'y est glissé et qu'ils n'ont pu faire l'effort décisif pour arriver à la suppression absolue de toute armée permanente.

Aussi, devant l'imposture flagrante du capitalisme et de sa presse, qui, tout en se targuant de vouloir la disparition de la guerre, ne cesse de préparer la guerre future, le peuple ne peut et ne doit compter que sur lui-même pour l'obtenir ; et ce serait le triomphalisme odieux de lui en montrer le moyen, hors de la Révolution.

II QUI DOIT JUGER LES COUPABLES ?

Après quatre ans de massacres le canon s'était tu ; l'armistice était signé. Un Congrès des puissances victorieuses, s'était réuni à Versailles pour décider de la paix.

L'heure était enfin venue de tenir la promesse solennelle faite à tous les peuples du monde, de délivrer, pour toujours, l'humanité de son plus terrible fléau.

L'occasion se présentait unique, puisque l'Allemagne qui seule, disait-on, entretenait ce fléau dans le monde, était vaincue, sa puissance militaire brisée. Alors pourquoi ne pas la tenir tout de suite, cette promesse sacrée ? Pourquoi, avant de discuter quoi que ce soit, ne pas décréter ceci en substance tout au moins :

— « ARTICLE I. — La guerre est abolie. »

P. Vigné d'Octon.

(1) Voir les numéros précédents à partir du n° 69.



